

Eric Bourguignon, faiseur de pièges

La vraie peinture, au fond, n'est pas si difficile à reconnaître. L'amateur parcourant galeries et musées peut souvent se tromper et se laisser aller, il est vrai, à la facilité de telle ou telle mode. Mais certains critères objectifs (osons le mot !) et un tant soit peu d'attention peuvent, s'il le veut, le guérir des velléités dangereuses du consensus mercantile. Ces critères sont au nombre de deux, « shock and awe » diraient les américains : surprise et sidération !

Commençons par la surprise et par un bon conseil : « Ne passez pas trop vite devant les toiles d'Eric Bourguignon. » Car celui qui ne fait que passer, cherchant d'un œil distrait où se trouvent le buffet et ses compères de vernissage en sera pour ses frais. A peine est-il sorti qu'il oublie, évidemment, les choses qu'il n'a rien fait pour retenir, puisqu'il n'a rien cherché à voir. Plus tard, couché et cherchant le sommeil, la barre au front de trop de mauvais vin, ses paupières se fermeront, au mieux, sur le souvenir trop vague d'une danse de couleurs vives, de paysages abstraits et de ciels chaotiques.

Pauvre type !

Ami lecteur, si tu l'as devant toi, secoue-le ! Et force-le fermement à faire l'effort de soutenir son attention à peine plus longtemps qu'il ne lui en faut pour se servir une coupette ! Car la peinture d'Eric Bourguignon, hélas peut-être pour l'artiste et pour son galeriste, ne souffre pas l'approximation du regard, n'accroche pas l'œil en une seconde par son clinquant formaté, ne s'adresse pas au plus petit dénominateur commun des collectionneurs de noms. Difficile, pourtant, elle ne l'est pas, loin s'en faut, mais son accès nécessite un effort, fut-il de quelques secondes. Je le sais, je l'ai vécu.

La surprise, donc.

A l'atelier, une petite pièce ordonnée où les toiles les unes contre les autres sont soigneusement rangées à fleur de murs, Bourguignon laisse l'auteur de ces lignes se déplacer librement et choisir les œuvres qu'il veut regarder un moment, posée sur le chevalet. Et c'est chaque fois la même histoire mystérieuse qui se reproduit, au point d'en devenir embarrassante. Pour chaque tableau choisi, l'impression est d'abord la même, une déception légère, la sensation qu'il est moins bon, qu'il est un peu trop jeté, voire presque bâclé. Me voici tout honteux, rien qu'à écrire ces lignes. Car le pauvre type de tout à l'heure, c'est aussi moi.

Sur le chevalet, face au spectateur, quelques secondes s'écoulent, moins d'une minute sans doute, et soudain tout change. Comme une énigme que l'on résout sans trop savoir comment mais qui jette la lumière sur le trouble et l'obscurité d'une pensée, la peinture a pris le dessus sans crier gare, elle s'impose, se distingue, se referme comme un piège de couleur dont on a peine à s'extraire.

Ce qui se passe exactement, bien malin qui pourrait le décrire. La surprise, en tout cas, est totale. Devant les œuvres de Bourguignon on entre dans un monde d'autant plus étonnant qu'on ignore tout de son fonctionnement. Qui, en effet, pourrait planter des roses aussi vifs sur les larges ciels bleus turquoise qui surmontent des terres ocres où l'artiste a posé là un gris, là un noir, caché un personnage, ou fait s'élever un arbre ? C'est là qu'on s'aperçoit que Bourguignon est un coloriste hors pair. Sans détails à proprement parler, cette peinture est fouillée à l'extrême, et chaque touche y semble à la fois accidentelle et d'une évidence telle que l'on tressaute à l'idée que l'équilibre de la toile puisse parfois tenir à si peu de choses.

Mais c'est bien dans cette attention portée à l'infime que naît chez Bourguignon le lyrisme de certains paysages et leurs vastes horizons qui débordent la toile. La touche aux allures rapide trahit alors la profondeur du peintre et la tension acerbe de son geste sûr, libre et

relâché, quasi calligraphique.

Une chose est sûre : lorsqu'on y est entré, on ne sort pas de cette peinture. Mais qu'est-il arrivé ? Une fois évacuée la fausse superficialité de l'œuvre puisque cette fois-ci on a regardé. Une fois intégré que l'on est en présence d'une peinture profonde, gourmande et sensuelle, aux strates multiples, entrechoquées et vibrantes. Une fois la surprise passée et le choc amorti ; place à la sidération.

Comme ces plantes carnivores dont les couleurs chatoyantes attirent les insectes, les toiles d'Eric Bourguignon usent de stratagèmes colorés, induisant, l'air de rien, le spectateur à porter son regard sur des œuvres qu'il croit inoffensives pour mieux se jouer de lui dès que l'œil s'y s'attarde.

Le piège refermé, tout est dit. Les compositions guident alors le regard sans jamais le forcer vers des espaces contemplatifs et envoûtants, et seul un certain effort permet de s'extraire de ces toiles méandreuses aux subtiles gammes abstraites et quasi musicale.

Eric Bourguignon n'est pas un peintre. C'est un faiseur de piège.

Jean-Daniel Mohier